

La marginalité urbaine quelles conséquences sur la jeunesse ? Le cas des jeunes de Hai Ed-Derb de la ville d'Oran.

BACHIRI Hamza ^{1,*}, TRIKI Nassima ², MARHOUM Farid ³

¹ Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle Oran, Algérie, CRASC

² Centres de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle Oran, Algérie, CRASC

³ Université ABOU BAKER BELKAID Tlemcen, Algérie

Date de réception: 08/08/2022; Date de révision: 30/12/2023; Date d'acceptation: 31/12/2023

Résumé :

Cette étude s'articule autour des problèmes dont souffrent les villes, et qui affectent grandement la jeunesse et la population, alors que nous abordons la marginalité urbaine dans les villes algériennes, ses vestiges sociaux, économiques et culturels, et comment elle renforce un modèle négatif dans la vie urbaine des villes. La ville d'Oran fait partie des grandes villes où se sont formées des manifestations de marginalisation, et nous nous sommes concentrés sur l'un de ses vieux quartiers, qui est le quartier d'*Ed-Derb* (rebaptisé « Hai al-Nasr » dans les années 90), qui est l'un des plus anciens. quartiers de la ville d'Oran. Son premier bâtiment remonte à l'époque ottomane et il est actuellement considéré comme un quartier populaire. Les enquêtes de terrain menées dans ce quartier dans le cadre du projet d'établissement de recherche du CRASC ont orienté nos interrogations sur une éventuelle relation causale entre la marginalisation urbaine (voire sociale ?) de ce quartier et certaines formes de violence. En d'autres termes, l'espace habité - au sens large - contribue à la construction de la violence comme phénomène social ou sentiment de violence, et à la façon dont se façonne la réalité quotidienne des jeunes du quartier.

Mot-clés : Jeunes ; violence ; marginalité ; urbain ; Oran ; *Ed-derb*.

Abstract:

This study revolves around the problems that cities suffer from, and which greatly affect youth and the population, as we address urban marginality in Algerian cities, its social, economic and cultural vestiges, and how it reinforces a negative model. In urban city life. The city of Oran is one of the big cities where manifestations of marginalization have formed, and we have focused on one of its old districts, which is the district of *Ed-Derb* (renamed "Hai al-Nasr" in the 90s), which is one of the oldest. districts of the city of Oran. Its first building dates back to the Ottoman era and it is currently considered a popular area. The field surveys carried out in this neighborhood as part of the CRASC research establishment project guided our questions on a possible causal relationship between the urban (or even social?) marginalization of this neighborhood and certain forms of violence. In other words, the inhabited space - in the broad sense - contributes to the construction of violence as a social phenomenon or feeling of violence, and to the way in which the daily reality of young people in the neighborhood is shaped.

Keywords: Youth; violence; marginality; urban; Oran; *Ed-derb*.

* BACHIRI HAMZA, crasc.bachiri@gmail.com.

I. Introduction :

À l'issue d'un projet de recherche « *les nouvelles formes de la violence urbaine, le cas de la ville d'Oran* » les investigations sur terrain ont abouti à plusieurs résultats de recherche qui montrent les liens entre violence et marginalité dans le quartier *Ed-Derb* de la ville d'Oran. Ce quartier a connu au fil du temps des évolutions socio-spatiales remarquables, en conjuguant pression démographique, dégradation du bâti et délinquance. Cette conjugaison a donné naissance à de nombreux fléaux dont la violence urbaine définie ici comme « *troubles à l'ordre public caractérisées par des actes de violence* » : troubles comme anomalie de fonctionnement, comme agitation sociale et politique ; *Ordre public* comme ensemble de règles organisant le fonctionnement de la nation au niveau économique, moral, sanitaire..., lié à l'idée de paix, sécurité et liberté... Ce qu'il faut retenir au-delà des définitions, c'est que la violence est souvent accompagnée d'un sentiment de droit légal et de la croyance en la légitimité (des actes) exprimée par des populations souvent défavorisées. Elle se manifeste par des actes de vengeance de l'individu envers (toute) la société, et particulièrement envers l'Etat.

Notre propos s'intéresse à la relation causale entre la violence et la marginalité urbaine du quartier et la marginalité sociale de ses habitants, notamment la catégorie « jeunes ». Grâce à son emplacement spatial dans la ville d'Oran, le quartier *Ed-Derb* jouit d'un statut « symbolique » incarné par son importance géographique, historique et économique à l'échelle local et régionale. Or, il est aussi connu (sorte de stigmaté !) comme étant un quartier populaire sensible, cumulant difficultés sociales, habitations délabrées, violences urbaines et un taux de criminalité particulièrement important (Ould Ali. S, 2009). Cette deuxième image, un peu figée, du quartier nous a amené à s'interroger sur la nature du lien probable qui existe entre les formes de violences et la marginalité urbaine de ce quartier.

2. Méthode et outils :

Pour approcher la marginalité, notre réflexion a porté sur deux aspects pour distinguer la marginalité urbaine qui cohabite avec une marginalité sociale dans un rapport -que nous supposons- causale. Le premier est d'ordre social, dans lequel nous nous penchons sur la marginalité qui touche et qui est vécue par les « jeunes » du quartier ; le deuxième est d'ordre spatial, c'est-à-dire celui qui intéresse le quartier comme espace urbain tenant compte de sa localisation dans la ville d'Oran. Paradoxalement, il est au centre-ville et il est parmi les plus anciens et du même coup c'est un quartier sensible, vétuste, délaissé qui représente un casse-tête pour les autorités. En fait, l'ensemble des transformations qu'ont connues ce quartier et la ville d'Oran pendant ces trois dernières décennies se sont conjuguées pour nous permettre de parler d'un double marginalité, *i.e.* une marginalité socio-spatiale, voire d'une marginalité multidimensionnelle des jeunes.

Afin d'analyser ceci, nous supposons l'existence dans les représentations des jeunes de frontières imaginaires et réelles, ou plutôt visible et invisible à la fois, imposées par l'espace habité et le regard que les autres portent sur lui, et subies par les jeunes du quartier lorsqu'ils se comparent avec les jeunes du reste de la ville, en particulier dans des lieux relevant de l'espace public. C'est comme si ce quartier est perçu comme un *ghetto*, un *ghetto juif* ; c'est comme si la mémoire des gens retient encore son stigmaté comme quartier juif (auparavant c'était *Derb lihoud* : la ruelle des juifs), bien que l'usage courant d'après l'indépendance ait supprimé *lihoud* pour ne retenir que *ed-Derb*.

Nous nous appuyons pour ce faire sur les investigations de terrain au cours de ces dernières années, où on a pu constater à travers des observations in-situ et en réexploitant le contenu des entretiens semi-directifs réalisés sur différentes périodes, et dont les enseignements sont parfois spécifiques et difficile à cerner, allant jusqu'à refléter des particularités dans le

discours et les pratiques des jeunes du quartier *Ed-Derb*. Ces observations, nous ont obligés à mener une analyse rigoureuse de l'évolution socio-spatiale du quartier et de ses habitants.

Localisation et présentation du quartier

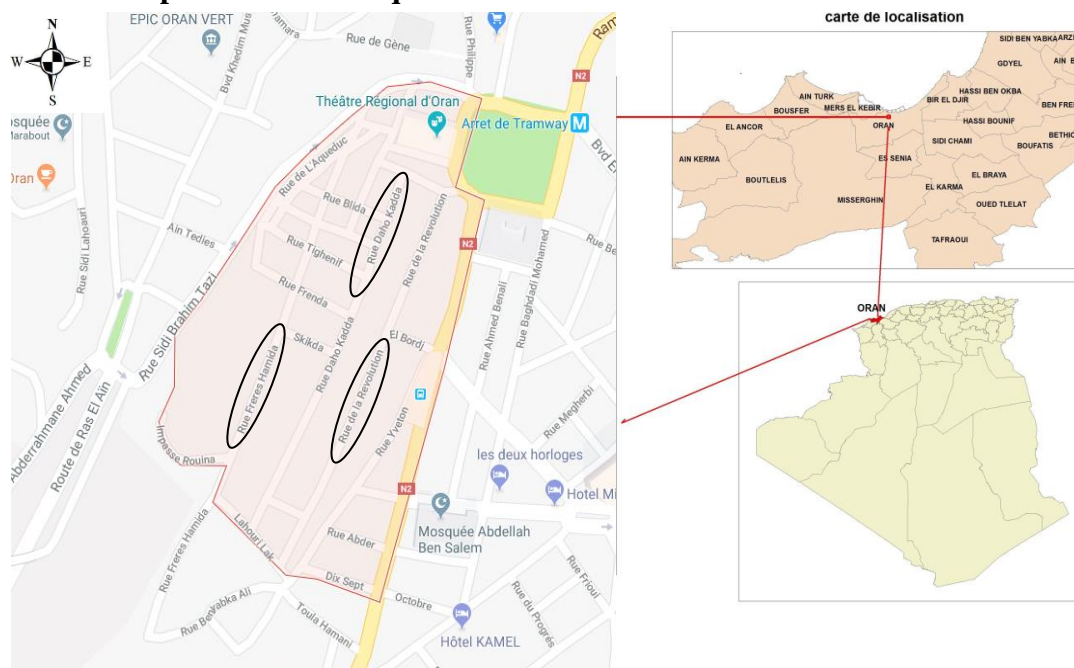


Figure 1 : localisation du quartier *Ed-Derb*

Le quartier *Ed-Derb* est l'un des plus anciens de la ville d'Oran. En 1831, la ville se composait des quartiers : la Blanca, *Ed-Derb* et Rosalcazar » (Souiah. S.A. Hamdaoui, 2016 :127). Construit à la fin du 18^e siècle, il fut repeuplé par les juifs suite à la demande du Bey Mohamed El Kebir, après le départ des espagnoles vers 1791 (Bazin. L, 2014 :7). Durant la colonisation française, «il y a eu un déplacement du centre de gravité de la ville coloniale du *Derb*, quartier enclavé où y vivaient déjà une majorité de la communauté juive (intégrée à la citoyenneté française par le décret de Crémieux de 1870 » (Bazin. L, 2014 :7) vers la place d'armes » (Bazin. L, 2014 :7). Étant donné sa localisation en marge de l'ancienne ville coloniale et du centre-ville d'Oran, le quartier subissait déjà une forme de stigmatisation où l'exclusion raciale (de juifs) était déjà perceptible durant la période coloniale. Après l'indépendance, *El Derb*, renommé quartier El Nasr (figure.1), fait partie administrativement du secteur urbain Sidi El Bachir, il est limité à l'Est par le boulevard Maata Mohamed el Habib ex Bd du Maréchal Joffre, connu pour les commerces de vente en gros de tissu. Au Nord, on retrouve la place du 1er novembre ex place d'Armes où se trouve la grande mairie d'Oran et l'Opéra (théâtre Aloula). Vers l'Ouest c'est la continuation de la rue de Sidi Brahim Tazi qui commence à partir du quartier de Sidi Le houari, et enfin vers le Sud, on a la station téléphérique et un ancien stade « Calo ». Il est considéré parmi les petits quartiers populaires de la ville d'Oran, et s'organise autour de trois artères principales (figure1) : la rue de la Révolution, spécialisée dans le commerce du textile, la deuxième c'est la rue Daho kada, qui héberge le marché hebdomadaire « *souk* » du quartier, ou on trouve plusieurs types de petits commerces. La troisième c'est la rue Frères Hamida ex rue de Wagram, aux habitations très délabrées, on y retrouve deux bains maures, l'un à l'entrée de la rue et l'autre au centre, et des salons de coiffures femmes et hommes, cette rue est réputée dangereuse à cause de la circulation de drogue où tout étranger est considéré comme un intrus. Entre ces principales rues, il y a des impasses, et des ruelles comme la rue de Frenda, Skikda, Blida, Tighanif et *aaqbete zabak*.

Photo.1 : état de la rue Dahou kada



Source :H.Bachiri, 2018

Photo.2 : façades non restaurées dans un état de dégradation avancée



Source :H.Bachiri, 2016

3. quartier de transit ou d'adaptation à la vie urbaine

De nos jours le quartier offre une image assez dégradée voir chaotique (photo.1), n'ayant pas bénéficié d'opérations de réhabilitation ou de réaménagement concrètes, à part quelques rénovations d'immeubles réalisés par l'OPGI (Offices de Promotion et de Gestion Immobilière.) D'Oran durant les années 90. Les rues et ruelles du quartier non bitumées baignent dans l'insalubrité, les rats et les eaux usées marquent l'absence quasi-totale de conditions favorables à une vie saine. L'état du vieux bâti dans ce quartier donne une impression de ruine, plusieurs immeubles de deux à trois étages sont dans un état au délabrement avancé représentant un danger permanent pour leurs occupants. Malgré cela, certains immeubles sont jusqu'à l'heure actuelle occupés, occupation attestée grâce à l'installation de parabole ou au linge étendu sur des balcons fissurés ou même partiellement effondrés (photo.2). D'autres immeubles ne sont occupés qu'au premier ou second niveau, étant donné que les niveaux supérieurs se sont effondrés, cela est visible grâce aux fenêtres fermées par des briques et ciment. Malgré leur état, certaines façades offrent une architecture de type colonial qui rappelle les façades haussmanniennes (photo.3), des balcons à consoles en pierres et aux magnifiques gardes corps en fer forgé dont certains résistent encore au temps.

Contrairement aux rues intérieures du quartier, la municipalité a entrepris de grands travaux de réhabilitation et d'embellissement sur des façades d'immeubles donnant sur le boulevard *Maata*, et ce en préparation des futurs jeux méditerranéens 2021(photo.4).

Photo.3 : immeuble avec façade de type coloniale dont le dernier étage est fermé



Source :H.Bachiri, 2018

Photo.4 : Façades restaurées au niveau du boulevard Maata Hbib

Source :H.Bachiri, 2018

La composante sociale du quartier reste assez complexe, composée majoritairement d'une population paupérisée et hétérogène. Certaines familles sont là depuis plus de 50 ans, elles se sont installées juste après l'indépendance, dans les logements abandonnés par les juifs et pied-noir en 1962, et qui « constituaient soudainement un bien abondant, gratuit » (Bazin L, 2014:14). D'autres familles, issues d'un peu partout d'Algérie, sont venues chercher refuge et emploi dans la ville, essentiellement après l'insécurité dans certaines zones rurales, montagneuses ou isolées durant la décennie noire des années 1990. Elles sont qualifiées par les anciens habitants du quartier d'« arrivistes », de « paysans mal dégrossis et ignorants des civilités citadines » (Bazin L, 2014 :14). Ces nouveaux arrivants occupent souvent les habitations les plus délabrées, évacuées après des opérations de relogements dont ont bénéficié préalablement les occupants des immeubles menaçant ruines. Ces familles tentent tant bien que mal de s'intégrer dans une société « urbaine » aux pratiques et aux modes de vie différents, leur faiblesse d'adaptation aux pratiques de l'urbanité, est un facteur défavorable au processus d'intégration (Escallier. R, 2006:25). Néanmoins, une fois installées, ces familles revendiquent les mêmes droits au logement que leurs prédécesseurs. Aux côtés de ces deux catégories, il y en a une troisième, composée d'individus et de familles qui ont élu domicile dans le quartier dans « une tentative délibérée de revendiquer l'attribution d'un logement social en grugeant l'administration, mais parfois simplement pour avoir un abri dans un contexte de pénurie aiguë de logement » (Bazin. L, 2014 : 14). On relève parmi eux beaucoup de jeunes qui se marient à un âge précoce (entre 18 et 25 ans) souvent à cause d'une grossesse hors mariage, mais aussi parce que le mariage est pour eux une stratégie adoptée pour bénéficier d'un logement. Paradoxalement, pour pouvoir se marier, il vous faut un logement ; et pour avoir un logement, il faut être marié. Dans ce sens, Abderrahmane Moussaoui affirme : « un niveau de vie relativement faible peut hâter un mariage pour permettre à la femme de changer plus rapidement de statut et/ou à l'homme d'accélérer à la procédure d'acquisition d'un logement.

Dans ce milieu des relations sexuelles hors mariage sont nombreuses » (Moussaoui. A, 2010 : 76).

D'autres individus s'installent dans le quartier juste pour s'adonner à la prostitution, au trafic de drogue ou autres actes jugés illégaux. Par conséquent, nous retrouvons ici, une population ancienne victime de sa pauvreté et une autre nouvellement installée qui a trouvé abri derrière les murs de ce quartier.

3.1. L'émergence d'un sentiment de mise à l'écart.

Paradoxalement, le quartier connaît une activité commerciale importante et a une réputation régionale dans le commerce du textile. En revanche, sa diversité sociale et les conditions socio-économiques dans lesquelles ils se trouvent lui donne l'image et le vécu d'un lieu de manifestation de plusieurs fléaux sociaux tels : les crimes, les homicides, les agressions, les trafics de drogues et les disputes entre gangs rivales à l'aide d'armes blanches, ce qui le classe selon les services de Police parmi les quartiers les plus dangereux et à risque, et un lieu déconseillé à fréquenter pour les non-habitants.

Dans la journée, le mouvement vers le quartier est assez élevé, les gens viennent au quartier des autres quartiers et même hors de la ville. Les visiteurs circulent, toutefois, en craignant de se faire agresser, ils ne s'aventurent pas au-delà de la rue de la révolution (figure.1), ou au-delà d'une certaine heure, généralement après la fermeture des commerces vers 16 h. C'est alors que la présence de toute personne étrangère au quartier se fait rare. Il y a comme un accord tacite entre les commerçants et les marginaux du quartier pour maintenir un minimum de sécurité pour la clientèle durant la journée pour garantir la pérennité de leur commerce, c'est ce que nous déclare Mohammed 42 ans commerçant propriétaire d'un commerce dans le quartier mais qui n'y réside pas.

Sur l'aspect sécuritaire, le constat qui nous a intrigués, au cours de nos nombreuses visites, est que dans ce quartier réputé dangereux, et classé par la police comme l'un des plus sensibles, elle n'y est pas présente, ni en nombre, ni en permanence (Bentifour. N, 2010). Kader qui nous a servi de guide lors d'une visite, indique que : « *Vous ne verrez jamais de policiers en tenue dans le quartier sauf lors d'intervention suite aux bagarres entre gang ou crime* ».

Il ressort de ce discours, une attitude particulière des jeunes à l'égard de l'Etat, qui selon eux ne représente rien d'autre qu'une institution de répression, qui est là pour les pénaliser et non les protéger. Par contre, la police est convaincue et se vante que grâce à son plan d'action et ses interventions sur terrain, le taux de criminalité connaît une réduction remarquable (APS, 2018) laissant supposer que le quartier est sous contrôle permanent.

Au-delà de cet aspect sécuritaire, « l'Etat semble absent sur le terrain lorsqu'il s'agit d'améliorer leurs conditions de vie », selon un habitant, ceci crée un sentiment de fragilité et d'impuissance qui participe au creusement des inégalités sociales. On relève ces aspects dans les déclarations de nos enquêtés, qui résistent au mal vivre par tout et n'importe quoi dans un total désespoir, sinon un désespoir grandissant. Un jeune nous décrit leurs conditions de vie en ironisant : « nous vivons comme les rats et les souris ». En fait, de nombreuses familles habitent dans les caves ou construisent des « *gourbi* » (Bazin. L, 2014 : 15). Il faut donc croire que le quartier est délaissé, n'ayant jamais bénéficié de réhabilitation. L'état délabré des rues et du bâti, semble être un bon indicateur sur l'absence de l'Etat. Incriminant les pouvoirs publics, les jeunes accusent l'Etat d'une marginalisation volontaire et estiment que leurs conditions de vie sont le résultat d'une volonté de mise à l'écart voire d'une discrimination à leur égard.

Ces jeunes, pour la plupart d'entre eux issus de familles nombreuses, sont convaincus que leurs logements ne permettent pas d'avoir un espace d'intimité à l'intérieur de la maison, principalement pour les garçons. Donc ils occupent la rue en se rabattant sur les murs du quartier pour certains, et au-delà du quartier pour d'autres. Amel, une jeune fille célibataire de 23 ans, habite la rue Frères Hamida et vit avec sa sœur, son frère et leur père dans une chambre de 04 m², nous décrit : « pour vivre dans cette situation, le garçon est obligé d'entrer très tard pour laisser l'espace aux filles, et durant la saison d'été, climat des fortes chaleurs, la famille fuit cette chambre exiguë et passe le plus de son temps dehors ». Faisant de la rue, leur unique refuge, les jeunes se sentent étouffés, aucun autre espace pour respirer n'est possible. A ce propos l'unique stade Calo (D. B, 2015), situé au sud du quartier, a été amputé, pour être actuellement remplacé par un immeuble de plusieurs étages. Là aussi la population résidants Ed-Derb et ses alentours, considère cet acte comme une injustice à l'égard des jeunes, « même le téléphérique (photo 4,5) qui nous permettait de temps à autre de respirer et profiter de l'air du Djbel Murdjado est soit en panne soit en rénovation », selon un habitant du quartier.

Photo 4.5 : travaux de rénovation du téléphérique



Source : H.Bachiri, 2018

Les changements se remarquent non seulement par rapport à la composition sociale mais aussi par rapport à de nouvelles conquêtes foncières dans le quartier, pour accueillir de récentes constructions qui commencent à prendre forme, remplaçant les maisons en ruines (photo 6). Les habitants restant après la dernière action de relogement et particulièrement les jeunes, estiment qu'il y a violation et intrusion dans leur territoire. Ils évoquent aussi la déclaration du Wali d'Oran en 2011 « le quartier serait rasé » (mais qui s'est rétracté quelques mois plus tard) (Bazin. L, 2014 : 8). La récupération des vieux immeubles en ruines par l'OPGI est une opportunité pour les investisseurs immobiliers privés afin d'accéder et acquérir des assiettes foncières dans cette partie de la ville qui se situe plus près du centre-ville et qui offre une vue panoramique sur la montagne et même sur le port d'Oran (photo 7,8).

Photo 6 : lancement de nouveaux projets de construction immobilière

Source : H. Bachiri, 2018

Photo 7,8 : vue panoramique d'Ed-Derb sur Djebel Murdjadjo et la mer

Source : H.Bachiri, 2018

L'implantation de nouveaux immeubles témoigne à la fois d'une ère nouvelle, et d'une déformation du quartier. Car d'un côté c'est une aubaine pour les plus riches, par contre elle est ressentie comme une mise à l'écart de la population qui estime qu'elle a plus de légitimité à rester dans le quartier que les futurs habitants, et conteste vivement le fait d'être relogée loin de la ville à Gdyl (25 Km) et Oued Telelat (30 Km). Ces habitants refusent de quitter le noyau de la ville car ils considèrent le quartier comme leur patrimoine et leur mémoire qui refuse l'oubli.

3.2. La marginalité entre perception et vécu

Il nous semble important de revenir sur ce sentiment de mise à l'écart ressenti et exprimé par les habitants. En effet, ce sentiment renvoie étroitement à la notion de marginalité. C'est d'ailleurs pour cela que dans les pays de sud les théories de la marginalité sont souvent croisées entre problèmes d'urbanisation et conditions sociales (Houchon, G. 1982 : 56). L'école de Chicago était parmi les premiers à l'avoir utilisé en lui donnant une dimension sociale. En fait, en sociologie urbaine, le mot "marginalité" porte beaucoup plus sur le ou les groupes marginaux. Selon (Escallier, R. 2006 :7), le groupe marginal désigne des personnes isolées, des familles incapables de se dégager de la chape de la misère qui les enferme dans les sphères de la sous-intégration, en cause l'accumulation de facteurs négatifs ou « obstaculisants ».

D'ailleurs le mot « obstacle » revient souvent tout au long de notre enquête auprès des jeunes du quartier. Ils évoquent certains obstacles comme étant à l'origine de leur situation.

La marginalité renvoie aussi dans son sens large à la « marge », à une dimension géographique, Sierra et Tadié reviennent dans leur article sur cette notion de marginalité évoquée par Le Bris. E, qui l'a définie comme étant : « un état géographique, ou encore comme étant une bordure ou une périphérie métrique par rapport à un centre urbain à plusieurs échelles (péricentre, quartier périphérique, périurbain).

Concernant le cas du quartier Ed-Derb, la marginalité est appréhendée sur la base de son utilisation dans l'espace public, partant du fait que « la marge renvoie aux principes de domination et d'écart. Elle est « un autre monde », souvent combattu mais -paradoxalement-toléré, car il participe à l'existence de la société urbaine dans sa totalité » (Sierra, Tadié, 2008 :210).

Partant de l'analyse du rapport des jeunes du quartier Ed-Derb à l'espace public, construit à partir de leur perception du regard des autres, on déduit la résurgence d'une frontière non matérialisée mais seulement ressentie, qui reflète une certaine « hypocrisie sociale » qui génère la mise à l'écart du quartier par rapport au reste de la ville. Mais en même temps, sa dynamique commerciale fait de lui un noyau incontestable dans le tissu urbain. Une stigmatisation qui touche non seulement le quartier en tant qu'espace physique mais aussi ses habitants (espace social) qui, rappelons-le subissaient déjà une stigmatisation (à cause de sa composante sociale les juifs) durant la période coloniale.

A priori, la situation actuelle ne diffère pas beaucoup de celle d'avant d'indépendance (1962), car les habitants et particulièrement les jeunes du quartier sont pointés du doigt, considérés comme dangereux et indésirables, du moins c'est l'impression qu'ont certains jeunes interviewés, mettant l'accent sur le fait que « même les personnes honnêtes, subissent une certaine stigmatisation, ils font face à des refus d'embauche dès l'entretien, à cause de leur lieu de résidence ». Cette vision reste hypothétique car même si elle est ressentie elle reste difficile à prouver. On est donc passé d'un quartier stigmatisé à cause de sa population, à une population stigmatisée à cause de son lieu d'habitat.

Du point de vue géographique, on constate que le quartier a connu des changements, en particulier dans trois domaines importants : celui de sa configuration urbaine (le bâti), celui de sa composante sociale et celui des nouvelles extensions de la ville d'Oran et le déplacement de sa centralité.

Ce qui nous intéresse alors, ce n'est pas uniquement d'analyser ces modifications ou la marginalité en elle-même en tant que concept, mais justement d'en apprécier l'impact sur le développement des comportements des jeunes du quartier, en particulier ceux liés à la violence urbaine. Ces jeunes ont une vision particulière de la violence, ils se trouvent déjà dans un contexte où l'évolution des structures sociales modifie profondément la signification que les jeunes accordent à la famille (Tap, 1993 :10), une conjoncture familiale difficile combinée à un environnement social stigmatisant sont souvent des facteurs déclencheurs d'un comportement que l'on peut qualifier de violent ou socialement intoléré. À titre d'exemple, l'une de nos interviewés, (nom d'emprunt : Hanane, 26 ans, mère célibataire habitant la rue Dahou Kada) déclare mener une vie aux conditions douloureuses : « *de parents divorcés, je vis avec un père alcoolique, une sœur à la débauche (prostituée), un frère en prison et un autre tué lors d'une bagarre... mon père ne demande que de l'argent, il faut que chacun apporte sa part pour manger et pouvoir rester sous le toit de sa maison, sinon il sera chassé... Cela va de soi aussi bien pour les filles que les garçons* » ! Elle avoue détester son père et le qualifie de « *méchant et égoïste, car il dépense leur argent pour sa maîtresse qui vit dans le même quartier* », elle rajoute « *moi, qui travaille comme femme de ménage chez des particuliers et comme serveuse dans certaines cafétérias, je me nourris parfois de café noir et de pain* ».

Chez ces jeunes souvent exposés à des conflits au sein même de leurs familles, naît un sentiment de rejet qui alimente des comportements violents, voir criminels, et qui les pénalisent souvent aux yeux de la société. Ils sont à la recherche de repères et d'encadrement et ce dès l'enfance essayant de combler les ruptures, les distances, l'isolement et la souffrance. Souvent, la séparation des parents et l'échec scolaire et représentent les premières ruptures et donc le premier pas vers la délinquance et du coup vers la violence. La violence n'est donc qu'un processus de reproduction galérique.

3.3. Difficulté d'adaptation et marginalisation

I- Au fil du temps, les jeunes du quartier ont créé un style de vie qui convient à un quotidien de désœuvrement. Dans ce cadre, on peut faire un descriptif social et spatial du quartier à partir des entretiens réalisés. La plupart des jeunes interviewés parlent avec nostalgie d'une période considérée comme la meilleure. D'après A. un vétéran du quartier : « *ki kona bekiri, konna ghaya* », (auparavant, on était bien). Cependant, beaucoup d'anciens habitants ont déménagé vers d'autres endroits soit d'une façon volontaire, soit dans les opérations de relogement ayant bénéficié des programmes de résorption de l'habitat précaire (RHP). Ces changements affectent les repères identitaires des jeunes, qui deviennent après les ruptures des cercles d'amitiés, de voisinage et de sociabilité en général, une proie facile aux actes de violences et de crimes, faisant d'eux des délinquants potentiels. Ainsi, les changements de la composition sociale du quartier paraissent récurrents dans le discours des habitants, ils se les représentent comme un fait négatif, même si la plupart de ces habitants ne sont pas natifs du quartier ou même de la ville d'Oran. Certains déclarent qu'Ed-Derb a été envahi par des « *Aroubya* » (Un mot qui signifie tout un étranger de la ville et vient des villages, le mot est connotation négative venant des compagnes) et que les vrais *Derbawa* (C'est un mot inspiré de mot *Ed-Derb* qui signifie les habitants de ce quartier) sont tous partis.

II- Cela renvoie de la sorte à la notion de quartier de transit, et on peut le comprendre en regardant de plus près l'origine des habitants venus de Mascara, Mostaganem, Tiaret, ..., et lesquelles ont des pratique culturelle et des traditions qui sont différentes. Selon les propos de R. Escallier : « *en ne disposant pas de qualifications, les jeunes s'infiltrèrent dans des réseaux qui les mènent le plus souvent vers la délinquance. L'alternance de plusieurs vagues d'habitants crée un amalgame de cultures et de traditions, d'où décline à chaque fois une nouvelle génération rarement différente de la précédente, mais reflétant le même malaise et un sentiment de perte de confiance en l'avenir* ». Cela laisse penser que le manque de familiarité avec les pratiques d'urbanité -qui restent à définir dans le contexte algérien- est parmi les facteurs défavorables au processus d'intégration, et dans le cas d'espèce, la (re)socialisation dans le quartier se construit autour de caractéristiques qui ressemblent plus à leur environnement d'origine, qui ne coïncidant que rarement avec ce nouvel environnement urbain.

Le passage de plusieurs générations d'habitants dans le quartier, a permis aux jeunes de construire une réputation, certes pas des plus glorieuse, néanmoins, beaucoup s'identifient à des personnages ayant marqués les esprits, les prenant comme symbole de force et de notoriété et deviennent des modèles pour les jeunes, autour desquels ils ont construit leur propre image. Ces « idoles » connus pour la plupart sous des pseudonymes, dont Mourad un jeune du quartier nous a révélé quelques-uns comme « *mitouta, les frères chameaux, les frères chlomos, ...* », permettent à ces jeunes -homme et femmes- de se construire une identité de *derbawi* ou *ouled Ed-Derb* (fils du *derb*).

4. Violence et espace public

Lors de notre enquête, nous nous sommes intéressés à cette relation qui lie les jeunes à l'espace public pour mieux comprendre où se situe cette frontière ou cette marge entre le quartier et le reste de la ville. Pour cela, nous avons entrepris des visites à différentes périodes.

Pour n'en citer que les plus marquantes, nos observations, nous ont mené à retenir : la période du Ramadhan (mois sacré du jeûne islamique), la période estivale et en la date particulière du 5 juillet (liée à la fête de l'indépendance de 1962).

- Pendant le mois de **Ramadhan**, avec le changement qu'il provoque dans les horaires de travail, dans les habitudes des gens et les moments de fréquentation de l'espace public, certains lieux du quartier restent peu fréquentés durant toute la matinée, le marché se tient généralement les après-midis après la prière d'*el Dohr* (vers treize heures) et le mouvement piéton et même automobile est presque absent. Pour les jeunes sans travail, le jour se transforme presque en nuit, pour eux, leur journée commence vers dix-sept heures et se prolonge jusqu'à l'aube. Selon Yassine jeune de 26 ans : *« juste avant la rupture du jeûne **Iftar**, c'est le moment où les jeunes (voleurs et agresseurs) se mettent en mouvement à la quête d'une **proie**, et c'est le moment propice pour la vente ou achat de zetla (hachich) et autres drogues dans le quartier. Ces pratiques font souvent office d'article de presse, comme celui publié dans l'expression du 09/08/2011, qui parlait de « Près de 200 cas d'agressions corporelles recensés durant la première semaine du Ramadhan ». La gente féminine constitue la proie facile de ces bandits, car le moindre égarement peut s'avérer funeste. Aussitôt, ils extorquent à la femme son sac, son portable et ses bijoux. Ces pratiques, accompagnées souvent de violences de toute nature, notamment physiques coups et blessures, constituent une pratique qui prend des allures phénoménales pendant le mois de Ramadhan. Les tenants du commerce de la drogue imposent leurs règles, pour garder la prospérité de ce marché très rentable : ils assurent la surveillance des rues et des ruelles en utilisant les enfants et les femmes pour sécuriser l'entrée et la sortie des clients et qui sont protégés par d'anciens videurs ou des repris de justice. Ces derniers sont facilement reconnaissables par leurs corps musclés, les cicatrices sur leurs visages, et par leurs tatouages avec leurs regards aigus, méfiant et effrayant.*

- Pendant la période estivale, de par sa localisation, *Ed-Derb* constitue selon Yassine, « le point de départ des voleurs et des agresseurs », vue sa situation au carrefour entre la ville d'Oran et le début de la corniche (route qui mène aux plages : d'Ain Türck, Bousfer et Les Andalouses), cette dernière réputée pour ses animations nocturnes, et qui offre aux agresseurs l'occasion d'un contact direct et facile avec leurs victimes, constituées majoritairement des femmes non accompagnées, des jeunes filles et des touristes (Ait Ouakli'W, 2011). *El b'har* (la mer) comme ils l'appellent et aussi le lieu où cette catégorie de jeunes s'offrent du bon temps. Le grand choix en matière des *night clubs*, des cabarets tels que *Sun House* et *El Manar* ..., pour n'en citer que les plus connus, offrent à ces jeunes le lieu rêvé pour dépenser l'argent des vols, des agressions et du trafic des drogues et des stupéfiants,

- Le 05 juillet de chaque année c'est le jour de fête de l'indépendance et des jeunes ; c'est une grande fête nationale. Mais pour la population du quartier *Ed-Derb* c'est la date tant attendue par les familles, car c'est la grâce présidentielle des détenus. Un nombre important de prisonniers bénéficient de cette grâce pour retrouver leur liberté et ainsi leurs familles, mais aussi leur ancienne vie pour la plupart. La libération de certains prisonniers en cette date peut changer la donne de la violence urbaine, c'est un moment crucial, car après la régression de la violence (vols, agressions...) et un moment d'accalmie dans certains espaces publics de la ville, suite à la détention de certains chefs et leaders des délinquants, c'est le moment des représailles et des vengeances et la reprise de la violence urbaine.

Pour résumer sur ces points, il est à souligner que cette relation à l'espace public est, pour le moins qu'on puisse dire, particulière. Les jeunes s'adonnent à la violence et au crime comme moyen pour marquer non seulement un territoire, mais, nous semble-t-il, comme étant une marque de distinction dans une société qui selon eux, les rejette, les a mis à l'écart, bref les a marginalisés. Cela nous renseigne sur la notion de rupture avec la réalité. Néanmoins, il rejaillit de là un appel de secours latent véhiculé au travers de ces agissements. Un cri d'alarme ou un

appel à l'aide trahit par les actes fautes d'un langage adéquat (militantisme, protestation, revendications...)

5. Un avenir aux horizons confus et un sentiment aigu de marginalisation.

L'analyse des différents facteurs, conduisant à la marginalité des jeunes d'un quartier au cœur du centre-ville d'Oran et de l'environnement dans lequel ils se sont développés, révèle cette frontière invisible instaurée par la société, Sierra et Tadis parlent: «de notion de rupture d'un groupe par rapport à la société», une situation qui se traduit par une distance, créée entre les jeunes du quartier et le reste de la ville et accentuée par une image véhiculée des jeunes d'*El Derb*, comme étant des récidivistes, des repris de justice, etc. Vraie ou fausse, cette stigmatisation, constitue un véritable obstacle rendant l'intégration de ces jeunes, difficile et tumultueuse, l'obtention d'un travail est pénalisée par le lieu de résidence et l'appartenance à ce quartier où la résidence devient un frein à l'intégration. Ici les conditions de vie difficile au sein de la famille jouent un rôle non pas décisif mais un rôle prépondérant dans le devenir de cette catégorie, et régit une volonté de la part de l'individu à prendre part à la société comme un citoyen ayant des droits et des devoirs. Le sentiment d'inégalité accentue les représentations d'une marginalisation sociale.

La marginalité qui se manifeste dans bien des cas par une violence sociale et urbaine, par laquelle les jeunes cherchent à affirmer leur présence dans une société qui les rejette. Ils réfutent le regard qu'a la société à leur égard, mais en même temps, par un comportement arbitraire ils bousculent l'ordre urbain et les normes sociales. Dans un ouvrage de Pierre Tap intitulé : « la marginalité et trouble de la socialisation » affirme que violence, marginalité et délinquance sont liées.

Dans leur discours, les jeunes mettent en avant un sentiment prononcé de marginalisation, ils se disent chômeurs, pauvres et que l'Etat les a délaissés à leur propre sort, c'est ce que (Lakjaa. A, 2007 : 9) qualifie « comme un facteur de désocialisation », il se réfère à Claude Dubar à propos des conséquences du chômage « (...) misère économique, honte sociale et drames personnels » allant jusqu'à dire que l'Etat est « injuste » à leur égard. Ce sentiment d'injustice a fait naître une vengeance aux multiples visages. Voulant s'affirmer, les jeunes sont à la quête d'une insertion sociale. Pour cela ils essayent de détourner cette exclusion, en développant un comportement typique aux *derbawa*, leur but est d'effacer cette frontière entre leur quartier et le reste de la ville. Ils se heurtent à une dispersion entre un vécu pénible, une pauvreté proclamée au sein de la famille, un échec scolaire, délinquance juvénile, et une réalité encore plus tragique, les opposants à un quotidien déchiré, et pour la plupart d'entre eux partagé entre des peines récidivistes en prison et une liberté conditionnelle.

6. Conclusion :

Le quartier *d'Ed-Derb* est considéré comme un quartier sensible et une zone à risques, mais ayant une importance géographique et historique des plus importante grâce à son emplacement non loin du centre-ville d'Oran. Malgré ça, il subit une marginalisation qui peut prendre différents aspects ou visages, selon une réalité qui se vit et qui dans bien des cas n'est pas un choix mais une réalité imposée. L'absence d'un plan d'aménagement et de réhabilitation urbaine hormis quelques actions entrepris par l'OPGI d'Oran pour réhabiliter certains immeubles pose interrogation sur l'avenir de ce quartier historique et de ses habitants, sommes-nous dans une logique de délocalisation de cette population pour récupérer les assiettes de fonciers libérée ? Car ce délaissement laisse paraître une situation de marginalisation visiblement, derrière laquelle se cache une volonté de changer la composition sociale et urbaine du quartier en relogant les habitants dans les nouvelles extensions urbaines afin de récupérer le foncier du centre-ville. Ce changement ne touche pas uniquement l'aspect social, mais il bouleverse l'architecture du centre-ville d'Oran, sachant bien que la ville d'Oran est une ville qui cumule plusieurs modes architecturaux, cette caractéristique qui fait d'elle une ville attractive. Malheureusement les nouveaux bâtiments transgressent ce modèle et le bouleversent.

Au-delà de cet aspect de marginalité urbaine, nous sommes face à une marginalité ressentie, beaucoup de jeunes en échec social se lancent dans une quête identitaire, entre un environnement défavorable à la prospérité dans lequel l'individu jeune *derbaoui* traduit sa position en s'auto-excluant d'une société qu'il considère comme coupable selon lui de sa situation. D'un autre côté, le fait d'habiter dans ce quartier porte préjudice aux citoyens à la recherche d'une vie honnête et respectueuse. Alors les jeunes investissent les rues du quartier comme les seuls maîtres des lieux, mais la précarité et l'insalubrité du quartier restent parmi les facteurs favorables aux comportements violents et d'incivilité de la part d'une population, qui développe un sentiment de malaise.

Références:

1. AIT OUAKLI . (2011)], « La violence sévit à Oran, À COUPS DE SABRES ET DE HACHES », revue L'Expression, le 09 - 08 - 2011.
2. BAZIN L. (2013), « L'Etat endetté en Algérie : demande d'Etat, conflits sociaux et ressorts imaginaires du pouvoir » L'Harmattan, Paris.
3. BEKKOUCHE A. (2004), « Images d'Oran : Oran : Une ville d'Algérie » Insaniyat N°23-24, Algérie.
4. BEN DRAUA .F. (2011). « Dynamique spatio-temporelle de l'agglomération oranaise(Algérie) par télédétection et SIG ». CFC (N° 209).
5. BENDJELID A. (2016). « villes et territoires d'Algérie, textes choisis ». Algérie, Centre de recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, CRASC.
6. BENTIFOUR N. (2010), « QUARTIER-DERB-A-ORAN-Les-voyous-dictent-la-loi », réflexion.
7. BOUKHALFA I, KHAWANI N. (2001). mém ing, département de GAT.
8. BOUMEDIENE. F. (2015). « Lutte contre la criminalité durant le ramadhan (Oran) les quartiers sensibles particulièrement ciblés ». liberté. 16/010, 2015.
9. Décret présidentiel n° 12-227 du 14 Chaâbane 1433, 04juillet 2012 portants mesure de grâce à l'occasion de la commémoration du cinquantième (50 ème) anniversaire de la fête de l'indépendance et de jeunesse.
10. DURAND-LASSERVE. A. (1986). « L'exclusion des pauvres dans les villes du Tiers Monde ». Paris. l'Harmattan.
11. Escallier Robert (2006). « Les frontières dans la ville Les frontières dans la ville, entre pratiques et représentations ». Cahiers de la Méditerranée 73.
12. Guy HOUCHON. « LA THÉORIE DE LA MARGINALITÉ URBAINE DANS LE TIERS-MONDE Étude différentielle du squatting et de l'économie informelle dans leurs aspects criminologiques » .Psychopathologie africaine, 1982, XVIII, 2 : 161-229.
13. <http://www.aps.dz/>, Violence urbaine: une police de proximité pour prévenir tout dérapage, Publié Le : Vendredi, 23 Février 2018 15:08
14. <https://www.vitaminedz.org>, www.lequotidien-oran.com , par DB, 10/06/2015.
15. MOUSSAOUI A. (2010). « Alliances bénis en Algérie : nouveaux liens maritaux en Islam ». Paris, l'Année du Maghreb, N 5.
16. OULD ALI S. (2009). « La criminalité ronge toujours la société à Oran Le phénomène des agressions s'étend à toute la wilaya » La Tribune.
17. ROUAG DJENIDI A. (2003). « Espaces de femmes dans les territoires urbains», Insaniyat, Algérie. N 22.
18. SIERRA A et TADIE J.(2017), « La ville face à ses marges », revue éditorial N° 45, institut de la recherche et développement, <http://www.autrepart.ird.fr/editos/edito45.htm>.
19. SOUIAH .S et Chanson-Jabeur C (2015). « Villes et métropoles Algériennes », PARIS l'Harmattan.
20. TAP. P. (1993). « Marginalité et trouble de la socialisation ». Paris, PUF.

Comment citer cet article par la méthode APA:

BACHIRI Hamza, TRIKI Nassima, MARHOUM Farid (2023). *La marginalité urbaine quelles conséquences sur la jeunesse ? Le cas des jeunes de Hai Ed-Derb de la ville d'Oran*. Journal du Développement des Sciences Sociales . 16 (1). Algérie: Université du Djelfa. 2-16.